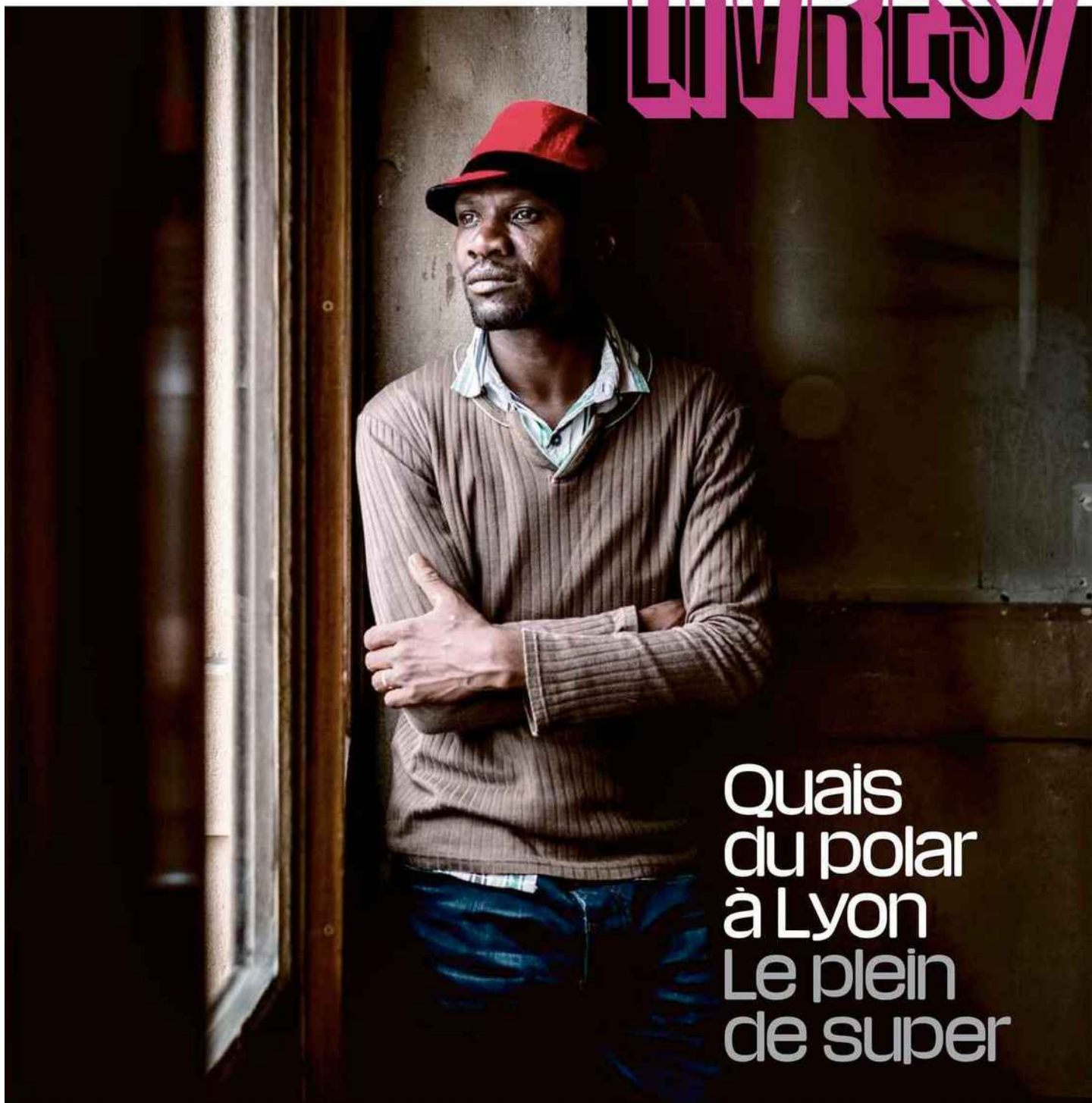




# LIVRES LIVRES



Quais  
du polar  
à Lyon  
Le plein  
de super

L'écrivain gabonais Janis Otsiemi, à Lyon, le 3 avril.



Par  
**SABRINA CHAMPENOIS**  
Envoyée spéciale à Lyon  
Photos **BRUNO AMSELLEM**

**U**ne affluence digne d'un festival de rock (80 000 visiteurs), 35 000 livres vendus, des files d'attente aux séances de dédicace, des débats ou rencontres qui font le plein : la douzième édition de Quais du polar, ce premier week-end d'avril, a confirmé l'efficacité du raout lyonnais. L'alliage est de fait idéal entre un plateau d'auteurs garni (130 signatures en provenance du monde entier), la transversalité (pas de thème général contraignant), des lieux à la fois opulents (avalanche de dorures, plafonds renversants) et faciles d'accès (le Palais du commerce, l'hôtel de ville, l'opéra, la chapelle de la Trinité sont à dix minutes les uns des autres), une ambiance bon enfant, et toute une ville qui joue le jeu, avec moult activités collatérales, de l'enquête aux projections de films noirs en passant par des interventions d'auteurs dans les prisons. Seul bémol, l'assiette était parfois bourrative, à commencer par ces tables rondes d'une heure avec cinq auteurs : cacophonie et banalité assurées. Retour personnalisé sur ces trois jours de polar intensif, autour de chéris de *Libération*.

### **Richard Price et son chien**

C'est un frère bonhomme de 66 ans

aux airs de Droopy-Woody (Allen) que renforce présentement un symptôme grippal. Il déambule dans Lyon en tout

anonymat, au bras de son épouse également écrivain, même les aficionados du polar passent sans s'arrêter sur sa silhouette d'intello new-yorkais typique, en parka-pantalon de toile-baskets. Richard Price (Presses de la Cité) est pourtant une légende du roman noir, pourvoyeur de chroniques urbaines douces amères qui retournent le couteau dans les contradictions et les errances de chacun, « méchant » ou « bon ». Juif blanc du Bronx, descendant d'immigrés d'Europe de l'Est (Russie, Roumanie, Autriche) grandi entre prolétariat (père enchaîneur de petits boulots), communautarisme et melting-pot, Price sonde les zones grises, intermédiaires, indécises, du genre humain. Sous influence revendiquée d'Hubert Selby, James Cain, Chandler, Ellroy, il le fait en prise directe avec la rue, dans l'échoïsation plutôt que la théorisation. Sa méthode est celle d'un reporter : aller sur le terrain, observer, consigner, ne pas juger. *Clockers* est son bâton de maréchal depuis que Spike Lee l'a adapté avec succès. Mais Price, c'est aussi *les Seigneurs*, impeccable coup d'essai (1974) autour d'un gang de jeunes Italo-Américains, *Ville noire ville blanche* (1998) sur une fausse agression raciste type femme du RER D, ou le



## Quais du polar à Lyon Le plein de super



A Lyon, le 3 avril : l'Islandais Arnaldur Indridason, l'Américain Richard Price, l'Américain William Boyle et l'Anglais David Peace. PHOTOS BRUNO AMSELLEM



*Samaritain* (2004) qui sonde l'ambiguïté d'une bonne action (un enseignant va faire prof d'écriture dans un quartier déshérité).

Le tout récent *The Whites* confirme sa subtilité, à partir de flics hantés par des coupables qui s'en sont sorti blancs comme neige, mais eux aussi capables de franchir certaines lignes jaunes. Price est aussi un scénariste de première catégorie (*la Couleur de l'argent*, le clip de *Bad* de Michael Jackson, *Mad Dog and Glory*, *la Rançon...*), qui a irrigué Hollywood de sa *street credibility*. Tout en reconnaissant l'intérêt pécuniaire de l'affaire, il n'a cependant cessé de torpiller, à sa façon pince sans rire-bougonne, impatiente: «A Hollywood, ce n'est jamais le scénario qui importe mais la star qui va accepter ou non de faire le film. Parfois, on m'appelle pour faire le script doctor, repatouiller un scénario branlant quinze jours avant le tournage parce que soudain quelqu'un l'a enfin lu, c'est n'importe quoi... Au début, c'était amusant, au fur et à mesure que je vieilliss je ne trouve plus ça excitant. Un poète a dit: "J'écris des scénarios pour avoir les moyens pour nourrir mon chien", ses poèmes en fait. Voilà: mes romans sont mon chien.»

Problème, l'argent est aussi une drogue dure: «J'ai été addict à la co-

caïne. Mais arrêter la cocaïne, c'est beaucoup plus facile que d'arrêter de travailler pour Hollywood.» Pour la photo, Richard Price nous accordera dix minutes montre en main. Même affaibli par la crève, le fétu n'en fait qu'à sa tête.

### Le bel âge de Rivages

Evidemment, James Ellroy était présent. Pas en chair et en os mais par Skype interposé. Que Rivages/Noir fête ses 30 ans sans l'autoproclamé «Chacal» était tout bonnement impensable: Ellroy est le totem de la collection créée par François Guérif. Le demiurge de Los Angeles l'a non seulement fait décoller avec *Lune sanglante*, ce coup de tonnerre publié en 1987, mais il incarne à plusieurs égards l'état d'esprit, la ligne Guérif. Une approche auteuriste, en quête de «voix», de singularité; un cheminement main dans la main et avec un respect mutuel entre l'auteur et l'éditeur; une fidélité qui vise la constitution d'une œuvre avant le jackpot commercial.

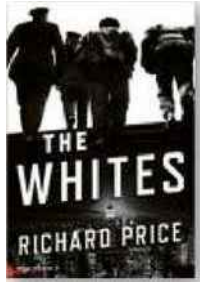
François Guérif a un catalogue hallucinant à son actif. Il a édité, réédité ou révélé à l'Hexagone une bonne partie des plumes majeures du polar anglo-saxon et notamment américain du XX<sup>e</sup> siècle. Il se double

d'un historien du cinéma américain. Le gars pourrait contempler ces états de service avec la satisfaction de la mission rondement accomplie. Au lieu de quoi, à 71 ans, Guérif continue d'évoquer les livres, les auteurs et les films avec une intensité et une précision ferventes, comme on le fait au lendemain d'un émerveillement ou d'un chagrin. Pour l'émission *Mauvais Genres* (France Culture) enregistrée à Lyon, il a raconté comment il était venu à l'édition, par David Goodis dont des livres «formidables» n'étaient pas traduits: une situation intolérable à ses yeux amoureux. Il y a du croisé, chez Guérif. Régulièrement,

il a aussi donné une seconde chance à certains écrivains, les a fait retravailler, en réponse au massacre opéré dans les années 50-60, notamment sous la férule de (Marcel) Duhamel à la Série noire. Il dit, solennel: «Ces gens-là, du roman noir, n'étaient pas traités comme des auteurs à part entière, leurs textes étaient amputés de ce qui ne faisait pas avancer l'action, par exemple les digressions chez Chandler alors qu'elles sont essentielles à son style. [...] Une mauvaise traduction peut tuer un livre.» Mais aussi générer des anecdotes aux petits oignons tel ce «*bar topless*» dans un livre de feu l'ours du Montana James Crumley, devenu «*bar sans toit*», ben voyons.

Guérif, lui-même auteur d'articles, critiques, portraits, essais, est un excellent conteur, qui serre les cœurs en répondant à la question «votre plus grand regret?»: «*La mort de Charles Willeford, le lendemain après avoir signé le contrat qui le faisait paraître en France.*» Cette année, pour le numéro 1000 de Rivages/Noir, il a élu non sans panache le livre d'un inconnu: *Gravesend* de William Boyle, qui met en scène les retrouvailles amères d'anciens jeunes du quartier du sud de Brooklyn où lui-même a grandi. Boyle était présent à Lyon, se pinçait d'être tombé entre de telles mains.

**Peace travaille à une série de nouvelles autour du romancier suicidé Akutagawa Ryunosuke, comme pour reprendre pied via d'autres peines que la sienne.**



**RICHARD PRICE**  
**THE WHITES**  
Traduit de l'anglais  
(Etats-Unis) par  
Jacques Martinache.  
Presses de la Cité,  
414 pp., 21 €.



**WILLIAM BOYLE**  
**GRAVESEND**  
Traduit de l'anglais  
(Etats-Unis) par  
Simon Baril. Rivages  
/Noir, 350 pp., 8,50 €.



**JO NESBØ**  
**SOLEIL DE NUIT**  
Traduit du norvégien  
par Céline Romand-  
Monnier. Gallimard  
«Série noire»,  
224 pp., 16 €.





Le même sentiment de bénédiction émane de David Peace, pourtant auteur phare de Rivages/Noir qui l'a révélé en 2002. S'il a une nouvelle femme et de nouveau des cheveux, l'écrivain originaire du Yorkshire et installé à Tokyo a l'incandescence intacte sous l'absolue courtoisie. Sa lecture d'un extrait de *Rouge ou mort*, son stupéfiant roman autour de l'entraîneur sacrificiel du FC Liverpool des années 60, Bill Shankly, a comme chaque fois fait courir des frissons le long des échine : déjà happante et hypnotique sur le papier, la mélodie tout en scansions-répétitions prend l'allure d'un chant chamannique, et Peace celle d'un envoyé très spécial d'une contrée à la fois mortifère et féroce vivante, on entrevoit un processus d'écriture de l'ordre de la possession. Lui-même n'en ressort pas indemne, cite constamment des phrases de Shankly alors qu'il a fini le livre il y a quatre ans, et dit sans détour sa difficulté actuelle à passer à celui d'après : alors qu'on attend l'ultime pan de sa trilogie sur le Japon vaincu post-Hiroshima, Peace travaille à une série de nouvelles autour du romancier suicidé Akutagawa Ryunosuke (auteur de *Rashomon*), comme pour reprendre doucement pied via d'autres peines que la sienne. Le descendant de mi-

neurs, produit de la méritocratie républicaine, se montre néanmoins optimiste, au point de se réaffirmer socialiste : *«Comme dit Shankly, "Ça fait partie des choses qu'on a en soi", et je pense qu'au fond, le socialisme est simple : il suffit de penser que tous les gens sont égaux, et qu'il faut tout partager à égalité. Je ne comprends pas que ça ne s'impose pas à nous. [...] Il paraît que le socialisme est mort, mais Jeremy Corbyn, pour qui j'ai voté, est devenu le chef de l'opposition en Grande-Bretagne. Et on cesse de parler de Trump, mais Bernie Sanders émerge aux Etats-Unis. [...] Oui, je crois l'utopie possible, sinon je ne serais plus là.»*

Plus tard, on lui demande s'il croit toujours en Dieu, lui, l'écrivain compassionnel qui réactive les plaies de l'histoire, les souffrances des humiliés et des sacrifiés de l'humanité, comme pour les expier au nom de tous. L'homme à l'allure de clergyman nous regarde interloqué : *«Mais bien sûr ! Je ne vois pas comment faire sans.»* David Peace est une éponge extrasensible qui, sans le divin, ne pourrait composer avec ce bas monde.

### Janis Otsiemi et ses Messi

S'il vient régulièrement en France dans le sillage de ses livres, c'est sa

première fois à Lyon et aux Quais du polar. Janis Otsiemi (éditions Jigal) en rayonne : *«C'est très important qu'une manifestation aussi prestigieuse offre cette lucarne sur le polar africain... Qui sait, peut-être qu'on sera la prochaine nouvelle vague, avec ses spécificités, pas une pâle copie de ce qui se fait en Occident. Et puis, côtoyer des gens que je lisais petit, comme James Grady, ou des personnalités encyclopédiques comme François Guérif ou Claude Mesplède, c'est quelque chose, je me sens comme un fan de foot qui se retrouverait sur le terrain avec Messi. Je pourrais m'habituer mais non, à chaque fois, c'est une émotion.»*

L'élégant Gabonais de 39 ans, qui gagne sa vie comme employé administratif dans une compagnie aérienne locale et écrit le soir, fait partie avec le colosse nigérian Leye Adenle et le Togolais Kangni Alem, des trois auteurs d'Afrique noire invités à Lyon. Un îlot au milieu d'une marée anglo-saxonne. *«Non, je ne me sens pas isolé, parce qu'il y a aussi les écrivains de la francophonie, et on partage le travail sur la langue.»* Son «français tordu» (sic) en fait l'un des auteurs récents les plus prometteurs (ses intrigues mériteraient d'être affinées) et piquants. Au risque de passer pour une sensation exotique. L'amateur de rap français, de Booba



à Akhenaton, contre-attaque: «*Cette langue, c'est celle qu'on utilise dans le bidonville que j'habite. Écrire comme ça n'est pas qu'un choix esthétique mais une réalité.*»

Son Libreville est bien poisseux, vérolé par les magouilles autant que par les croyances séculaires. La situation ne s'arrange pas, nous dit-il, la voix douce aiguisée par une colère froide: «*L'ambiance au pays est tendue et délétère, les gens sont déçus par les promesses non tenues par le président Ali Bongo, qui avait notamment annoncé qu'il créerait des universités, des écoles, des routes, et simultanément, à l'approche des élections qui auront lieu en août, la classe politique fait n'importe quoi, les types changent de camp comme de chemise, on ne sait plus qui est qui, avec quelles convictions.*» Parallèlement, avec Boko Haram actif dans les pays frontaliers, le Gabon (qui compte une forte communauté musulmane dont relève le président Bongo) n'échappe pas à la menace intégriste. Otsiemi soupire: «*Ce qui se passe avec la religion a tué le peu de foi que je pouvais avoir dans l'éventuelle existence d'un dieu.*»

### Nesbø et Indridason, polaire et solaire

Onze ans après *Milléniun*, du Suédois Stieg Larsson, le polar nordique a toujours la cote auprès des lecteurs. Des stars comme Jo Nesbø (Série noire) et Arnaldur Indridason (*Métallie*) ont fait carton plein à Lyon: séances de dédicace blindées, tables rondes courues. L'un et l'autre ont joué le jeu, mais pas de la même manière.

Le Norvégien Nesbø fait très bien le pro glacial. Tel un agoraphobe, il n'a pas frayé avec le gros des auteurs, on ne l'a pas aperçu aux déjeuners ou dîners, ces moments où la détente est de mise. «Détente» ne fait peut-être tout simplement pas partie de l'ADN du créateur de l'asocial Harry Hole. Ce sportif, ancien joueur de foot au plan national, désormais cycliste assidu et surtout fan de grimpe affûté comme la dague, avait conditionné sa venue à Lyon à la possibilité de pouvoir aller faire de l'escalade, objectif qu'il a atteint le dimanche matin alors que le reste de la troupe émergeait à peine d'une soirée terminée comme toujours sur le dancefloor d'une péniche.

Jo Nesbø a de l'humour, mais polaire. Par exemple quand il raconte comment il a essayé, pour ses deux derniers romans, *Sur la glace* et *Soleil de minuit*, de se faire passer pour un auteur des années 70. «*J'ai même créé une fiche Wikipedia à son nom. Mais mes avocats ont dit non : on peut prendre un pseudonyme, mais*

*on n'a pas le droit de prétendre être quelqu'un qui aurait existé. Pourtant, le polar réside sur la manipulation du lecteur, de ses peurs, et je voulais étendre cette idée. Si ça devient légalement possible, j'essaierai de duper le lecteur.*» Et à rebours de la veine écrivain témoin-porteur d'un message, l'ex-pop star balance: «*Il est question de choses graves et je procède très sérieusement, mais moi, je fais du polar pour divertir, sachant que les lecteurs sont désormais autant informés que les écrivains. En revanche, les écrivains peuvent poser des questions, soulever des problématiques.*»

Arnaldur Indridason, c'est la force tranquille. Carré d'épaules comme dans le verbe que transmet son traducteur Eric Boury avec une précision qui ravit l'assemblée: le charme bizarre produit par l'écriture mélancolique de l'Islandais est intact, prolongé. Indridason le dit souvent: il vient d'une île si peu peuplée qu'en être désigné «star» est absurde («*peu ou prou, on se connaît tous*»), et c'est en artisan routinier que l'ex-critique de cinéma se décrit, avec pauses café et déjeuner à 10 heures, midi et 15 heures, organisation bien huilée pour respecter le rythme d'un livre écrit par an... Pour le glamour, frapper à une autre porte. L'autodérision et la rondeur d'Indridason laissent néanmoins percer un élément présent chez lui dès qu'il a émergé, en 2005 (*la Cité des Jarres*): un enracinement absolu et résolu, militant voire patriotique, qui le fait par exemple ne pas envisager une seconde de délocaliser son inspecteur Erlendur. «*Pourtant, c'est vrai, je pourrais l'emmener à Detroit où on enregistre 680 meurtres par an contre deux ou trois en Islande, il aurait du boulot... Les auteurs islandais de romans policiers ont tué beaucoup plus de gens que les vrais meurtriers. C'est pour ça aussi que, dans mes derniers livres, j'opère un flash-back jusqu'aux débuts d'Erlendur: remonter le temps permet de trouver de nouveaux crimes.*»

Ses livres posent un regard critique sur l'évolution de son pays, sur les plans social, économique, politique. Il l'alimente en permanence: «*Je lis beaucoup de livres d'histoire, d'ethnologie, mais aussi et peut-être surtout, de la poésie islandaise. C'est sans doute là, d'ailleurs, que se trouve ma plus grande source d'inspiration.*» Il travaille ces temps-ci à un projet hors la série Erlendur, trois romans policiers sur fond d'Islande sous occupation britannique, entre 1940 et 1944. Il dit en souriant, en force de la nature: «*Je n'ai jamais abandonné un livre en cours d'écriture.*»